Jean-Luc Vellut, ed., *La Mémoire du Congo : le temps colonial*

Gand, Snoeck/Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale, 2005, 271 p.,
bibl.

Sylvie Ayimpam

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/13092>

DOI : 10.4000/lhomme.13092

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2007

Pagination : 259-262

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Sylvie Ayimpam, « Jean-Luc Vellut, ed., *La Mémoire du Congo : le temps colonial* », *L'Homme* [En ligne], 184 | 2007, mis en ligne le 21 novembre 2007, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/13092> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.13092>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Jean-Luc Vellut, ed., *La Mémoire du Congo : le temps colonial*

Gand, Snoeck/Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale, 2005, 271 p., bibl.

Sylvie Ayimpam

- 1 LES RAPPORTS ENTRE l'Afrique et l'Europe, pluriels, complexes, ambigus, continuent, encore aujourd'hui, à porter lourdement les stigmates de la colonisation. L'évocation du passé colonial suscite, de part et d'autre, des réactions et des sentiments divers, nés sans doute de la perception et de l'appréciation différentes du temps colonial. L'examen du cas d'une ancienne colonie, *La Mémoire du Congo*, est à ce titre une entreprise inédite de réflexion sur l'histoire coloniale¹, dans un contexte de regain d'intérêt pour cette question². L'ambition de l'ouvrage n'est pas mince. Il entend répondre à une demande croissante d'informations sur une période complexe, extrêmement chargée d'émotions et de controverses : celle de la très polémique colonisation belge au Congo (p. 5).
- 2 L'ouvrage s'ouvre sur une série de six contributions, dont le ton est annoncé dès l'introduction par Jean-Luc Vellut. Celui-ci indique que si l'histoire coloniale a été appauvrie par les silences, elle le fut également par l'emphase satisfaite avec laquelle le sujet a longtemps été abordé, avec comme conséquences sa double organisation autour d'une amnésie et d'une « fabrique de rêves », finalement mises en question par le développement d'une recherche indépendante lancée à partir du Congo. Les révisions de l'histoire, qui finirent par faire du Congo une véritable « légende noire », trouvent notamment leur origine dans les campagnes du monde anglo-saxon contre Léopold II³. La littérature anti-léopoldienne transforma en effet ce pays en un des laboratoires où auraient été forgées les idéologies meurtrières du xx^e siècle (pp. 13-14). On doit admettre qu'il y eut effectivement énormément de violences dans le processus colonial, reconnaissent Jean-Luc Vellut et Philippe Marechal, mais certaines atrocités rapportées, notamment en ce qui concerne le nombre de morts, n'ont pas de fondement scientifique et naviguent finalement entre « le coup de poing et la caricature » (Marechal, pp. 46-48). L'histoire du Congo colonial est en réalité jonchée de

mythes et « une historiographie révisionniste pourrait s'en donner à cœur joie » (Vellut, p. 16).

- 3 L'histoire nous rappelle, dit Stephen Ellis, que l'Afrique, bien avant la colonisation, a toujours été sous une domination ou une autre, et que celle-ci s'accompagna systématiquement d'un climat de violence, implicite ou explicite. Lorsque l'on stigmatise la colonisation et ses violences associées, il convient sans doute de se rappeler que le « partage » du continent africain en colonies vers la fin du XIX^e siècle se fit dans un contexte international de violences subséquentes à la traite négrière à laquelle les peuples du bassin du fleuve Congo prirent une part très active. Ce bassin fut en effet un « réservoir » d'esclaves, et ce commerce engendra tellement d'horreurs que pour les peuples victimes des rafles des marchands d'esclaves de jadis, la colonisation, malgré son propre monopole de violence imposée, fut probablement un « soulagement » (pp. 39-42). Les processus de violence coloniale étaient sexués de manière très complexe, puisqu'il n'était pas rare que, dans certaines régions, les femmes soient gardées en otage pour que leurs maris accomplissent leur part de travail obligatoire, sans oublier les abus sexuels qui contribuèrent à la propagation de la gonorrhée et rendirent infertiles nombre d'entre elles (Hunt, p. 57). Selon Stephen Ellis, une des critiques que l'on peut formuler à l'encontre du système colonial est qu'il n'opéra qu'une réorganisation des systèmes de coercition à ses propres fins, plutôt qu'une véritable éradication de la violence qui existait déjà en Afrique (p. 41).
- 4 Cependant, pour tirer pleinement profit de l'histoire, il convient sans doute d'avoir la capacité de se l'approprier globalement, souligne Isidore Ndaywel, puisque cette perception de l'ensemble du bagage mémoriel permet d'en déceler les lignes de force, et de découvrir ses articulations. Le regard sur l'histoire est soumis à des variations d'interprétations et l'évolution de la perception du fait colonial, au Congo comme en Belgique, des années 1960 à nos jours, n'en est qu'un bon exemple. Au Congo, chaque période de l'histoire semble avoir voulu effacer le bon souvenir de la précédente, justifier sa présence et pérenniser son image « édifiante » par une *tabula rasa* du passé⁴ (pp. 29-35). Or, la colonisation belge ne comprend que quatre-vingts ans, qui dans une perspective de temps long pourraient somme toute paraître négligeables, puisque les premières traces d'occupation humaine en Afrique centrale et dans le bassin du fleuve Congo remontent à plusieurs millénaires avant notre ère (Vansina, pp. 23-25). Des fouilles archéologiques, associées à l'étude de la linguistique comparative et à l'interprétation de la tradition orale permirent d'appréhender les périodes précédant les premières descriptions des Européens (Cornelissen, pp. 58-59).
- 5 Certes la situation coloniale avait une signification différente selon qu'on la subissait ou qu'on l'imposait⁵, et certains de ses aspects restent peu connus ou mal compris des uns et des autres. C'est ce qui ressort des contributions de la deuxième partie de l'ouvrage : sous le titre « Itinéraires » et au moyen de 26 contributions, celle-ci explore des thèmes aussi divers que les *Rencontres*, les *Pouvoirs*, les *Représentations*, les *Savoirs*, les *Transactions*, le *Temps postcolonial*.
- 6 L'univers colonial fut, entre autres, celui d'une quête de connaissance, de rencontres manquées entre des personnages dont les rôles étaient dictés par une société fondée sur l'inégalité de naissance (de Lame), et dont l'habitat était organisé selon une logique de ségrégation (Lanza). Les regards des uns sur les autres, marqués par divers sentiments tels que la crainte, la méfiance, la raillerie, la haine ou la fascination, se sont exprimés à travers la littérature, la musique et les arts plastiques (Mabiala). Diverses

sociétés se sont *réapproprié* des produits culturels, objets témoins de ces rencontres parvenus jusqu'à nous et qui ont dès lors suivi de nouvelles voies, comme le montrent, par exemple, l'histoire de l'art colonial dans le Pende Central (Stroher), l'histoire du nationalisme kongo et les travaux ethnographiques qui l'ont accompagnée (MacGaffey), ou l'histoire de la musique et de la danse (Kenis). La colonisation a également produit de nouvelles manières d'être soi, de nouveaux modèles de masculinité et de féminité (Hunt, pp. 51-57). La musique congolaise, dont l'amalgame des origines multiples est parfois inextricable, est sans doute le domaine qui incarne le mieux le cosmopolitisme congolais (de Lame, p. 114). Quoique fortement métissée, elle a su imposer sa « rumba » dans toute l'Afrique grâce à ses affinités culturelles avec Cuba, sans négliger la contribution, bien qu'involontaire, du pouvoir colonial. Si les Français et les Anglais contrôlaient jusqu'à la vie culturelle des indigènes, les Belges n'en avaient ni le désir ni les moyens. Bien plus, dans la perspective de cultiver le mythe du *Poto Moindo* (l'Europe des Noirs) afin d'encourager la main-d'œuvre à venir vers les villes, ils diffusaient abondamment à la radio cette nouvelle musique (Kenis, pp. 126-128).

- 7 Vers la fin du XIX^e siècle, le territoire était presque entièrement la propriété de l'État indépendant du Congo (EIC), grâce notamment au travail de l'explorateur Stanley (Wynants) et à des négociations avec des chefs locaux (Ceyssens), dont certains furent *médallés* en récompense de leur loyauté et de leur dévouement. Cette pratique devint la clé de voûte de la politique indigène dans le Congo colonial (Vanhee). Examinant le mode d'administration coloniale, Crawford Young montre que l'impulsion centralisatrice et le modèle d'administration préfectorale ayant caractérisé le Congo belge permirent de conférer au territoire un caractère unitaire tacitement adopté par les populations locales, et expliquent en partie aujourd'hui leur insistance à conserver l'unité du Congo comme dénominateur commun, malgré son occupation successive par huit armées africaines (p. 65).
- 8 La production du savoir colonial sur le Congo (botanique, zoologique, géographique, ethnologique, etc.) ne fut jamais l'apanage exclusif des scientifiques et des universitaires. Les militaires, les aventuriers, les missionnaires furent aussi de la partie (Lagae, p. 136) et apportèrent des contributions notamment en cartographie (Nicolai) et en connaissance des langues africaines (Meeuwis). La création de parcs nationaux à but exclusivement scientifique permit également l'étude systématique de la faune et de la flore (Van Schuylenbergh, p. 158). Les concepteurs de l'entreprise coloniale et leurs équipes ont, en moins d'un siècle de colonisation, déversé sur la scène internationale un flot d'images sur le Congo, dont les premières présentations de culture matérielle congolaise à Tervuren en 1897 (Couttenier, Cornelis, Vints) ou l'exposition universelle de Bruxelles de 1958 (Vints, Cornelis), pour lesquelles le lieu de mémoire reste aujourd'hui le musée de Tervuren (Arnoldi).
- 9 L'analyse de l'économie coloniale nage, quant à elle, entre deux interprétations : l'une démiurgique, glorifiant la colonisation qui aurait apporté richesse et prospérité au Congo, et l'autre, « révisionniste », qualifiant l'économie coloniale de prédatrice, ayant dépouillé ses victimes de leurs biens et de leurs vies. Mais chacune de ces interprétations n'appréhende que certains aspects sans les refléter tous car, en réalité, souligne Guy Vanthemsche, l'économie coloniale était constituée d'éléments parfois contradictoires agissant simultanément (pp. 83-85). La Société Générale de Belgique fut par exemple l'un des plus grands actionnaires de l'entreprise coloniale (Brion et

Moreau), dont la volonté de modernisation du Congo se concrétisa par le plan décennal (Vanthemsche) et par le développement de villes (Lumenganeso).

- 10 Le *Temps d'après* la colonisation débuta par une crise violente débouchant sur diverses guerres civiles, essentiellement causées par une prise d'indépendance précipitée dans des conditions de fondamentale impréparation (de Villers, p. 191). En réalité, l'État congolais ne s'est pas effondré en juillet 1960, mais ne correspondait pas à un État constitué et ne disposait pas de moyens pour gérer cet héritage colonial qui aurait garanti son fonctionnement dans la durée (Verhaegen, p. 199). Quarante-cinq ans après l'Indépendance, hormis dans la classe politique, la mémoire (non l'histoire) de la colonisation ne figure pratiquement plus comme une expérience vécue au Congo, et très peu de gens la connaissent par transmission orale. Ce travail sur la mémoire semble plutôt avoir été réalisé au cours des trois premières décennies de l'indépendance, lorsque les promesses d'un avenir radieux semblaient encore d'autant plus vraisemblables que s'effaçait le passé colonial (Jesiewicki & Dibwe, p. 205). La quête de nouvelles identités s'inscrit d'ailleurs elle aussi dans une perspective de rupture avec les modèles passés d'identité coloniale ou de celle de l'« authenticité » de Mobutu (De Boeck).
- 11 La troisième et dernière partie de l'ouvrage rassemble quant à elle onze contributions portant sur des *Parcours individuels*. Elle met d'abord en exergue quelques *portraits* de personnages africains et européens considérés comme témoins et acteurs de la colonisation (Morimont, Knudsen, Austin, Giordano, Waehle, Sabakinu, pp. 213-240). Ensuite, elle présente les témoignages, mémoires et récits de quelques *acteurs connus et inconnus* ayant vécu certains événements de la période coloniale (Cornet, de Lame, Vellut, pp. 241-254).
- 12 Après lecture de cet ouvrage, je voudrais d'abord indiquer que son plus grand atout est, sans conteste, d'avoir exploré, présenté, et discuté, sans prétendre à l'exhaustivité, des aspects peu connus et mal compris de la colonisation en les documentant abondamment. Je voudrais ensuite peut-être souligner, comme l'ont fait certains contributeurs, qu'essayer de jeter un nouveau regard sur le passé colonial est une entreprise scientifique hautement risquée, qui soulève énormément de questions. C'est en effet une entreprise qui peut susciter à la fois des attentes et des craintes, puisqu'elle évalue des faits passés sortis de leurs contextes pouvant engendrer des jugements anachroniques (de Lame, p. 110). Même si l'on sent monter de plus en plus de demandes, implicites ou explicites, de réexamen de ce passé, ce nouveau regard que l'on peut y jeter court toujours le risque d'être influencé par les rapports de domination, d'être furtif, trop rapide, réducteur par rapport à la réalité des événements, créant ainsi une forme de scepticisme vis-à-vis de ce genre d'entreprise, et donc de controverse. Peut-être faudrait-il garder à l'esprit que, concernant la colonisation, il ne peut y avoir que des mémoires diverses, et qu'au lieu de chercher à parvenir à un accord, mieux vaudrait tenter de comprendre pourquoi on n'est pas d'accord. Pour toutes ces raisons il convient, à mon avis, de saluer cette entreprise, sa démarche et les précautions prises, le courage de ses initiateurs ainsi que de tous ceux et toutes celles qui ont « pris le risque » d'y participer.

NOTES

1. Cet ouvrage abondamment illustré a accompagné une exposition du même nom, tenue au Musée royal d'Afrique centrale (MRAC) à Tervuren, du 26 février au 9 octobre 2005, à l'occasion des 175 ans de la Belgique. Il a réuni un grand nombre de contributeurs (39), des chercheurs appartenant à des disciplines très variées, travaillant dans différentes universités ou institutions, en Afrique, en Europe et en Amérique, mais ayant en commun de s'être intéressés d'une manière ou d'une autre à l'histoire du Congo.
 2. La parution de quelques récents ouvrages individuels ou collectifs sur la question coloniale, la publication de numéros de revues françaises sur la mémoire coloniale (*Politique africaine*, 2006, 102), sur la colonisation ou la traite des esclaves, et le débat sur la réparation et la quête de justice pour le passé (*Cahiers d'études africaines*, 2004, 173-174) témoignent d'un nouvel et vigoureux intérêt. En France, particulièrement durant l'année 2005 – année de parution de cet ouvrage –, des voix se sont élevées pour critiquer la colonisation et les effets contemporains de celle-ci. La loi révisionniste du 4 février 2005, proclamant les bienfaits de la colonisation, a finalement été retirée en novembre 2005, après les contestations qu'elle a engendrées.
 3. La littérature antiléopoldienne dans le monde anglo-saxon, vieille d'environ un siècle et représentée par la figure d'E. D. Morel, trouve son couronnement dans l'ouvrage à succès d'Adam Hochschild, *King Leopold's Ghost : A Story of Greed, Terror, and Heroism in Colonial Africa*, Boston, Houghton Mifflin, 1998, traduit en plusieurs langues (en français : *Les Fantômes du roi Léopold II : un holocauste oublié*, Paris, Belfond, 1998).
 4. Ainsi en a-t-il été, indique Isidore Ndaywel, de la période coloniale discréditant les sociétés traditionnelles précoloniales, de la période de la décolonisation effaçant les bons souvenirs de l'époque coloniale, de l'ère Mobutu traitant les premières années d'indépendance de période de désordre et d'anarchie, tandis qu'elle fut à son tour taillée en pièces par la Conférence nationale souveraine. L'entreprise de destruction des mémoires de la période précédente fut poursuivie par le régime Kabila, accusant la Conférence nationale d'avoir été complice de la pérennisation de l'époque de Mobutu (p. 34).
 5. Cf. Georges Balandier, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire : dynamique des changements sociaux en Afrique centrale*, Paris, Presses universitaires de France, 1955.
-

AUTEUR

SYLVIE AYIMPAM

Université catholique de Louvain, Institut d'études du développement, Louvain-la-Neuve.

ayimpam@dvlp.ucl.ac.be